

AVANT-PROPOS

## ÉLOGE DU FRAGMENT

« J'écris mélancoliquement, toujours mélancoliquement. »

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

« Quand je luis... je me consume. »

JOSEPH JOUBERT

Joseph Joubert a souhaité vivre dans une ombre discrète, à l'abri du tumulte, laissant à d'autres le soin de courtoiser la postérité. Comme son aîné Valentin Jameroy-Duval, que seule sa relation avec Rousseau sauve encore de l'oubli, il aurait pu faire sien cet aveu : « J'ai toujours cru que pour mieux se connaître soi-même, il fallait éviter d'être trop connu des autres. » Il fut cependant l'ami et le confident de plusieurs célébrités parmi lesquelles il convient de citer Diderot — auprès duquel il projeta, en bon disciple, un essai demeuré inachevé sur la *Bienveillance Universelle*<sup>1</sup>, Fontanes qui, devenu Grand Maître de l'Université Impériale, lui confiera alors la charge d'Inspecteur, Restif de la Bretonne, ou encore Chateaubriand à qui il prodiguera de précieux conseils pour la rédaction du *Génie du Christianisme*. L'auteur de *René* lui rendra à plusieurs reprises hommage, notamment dans son *Essai sur la littérature anglaise* et ses *Mémoires d'outre-tombe*, avant de colliger le premier florilège de

1. Concernant cet essai, on consultera les ouvrages d'André Beaunier, *La Jeunesse de Joseph Joubert*, P., Librairie Académique Perrin et Cie, 1918, et de Rémy Tessonneau, *Joseph Joubert éducateur*, P., Plon, 1944. Les brouillons de ce texte (Archives de Lander) ont été publiés par A. Beaunier au début des *Carnets*, aux dates conjecturales de 1779-1783. On consultera aussi avec profit la thèse de Norbert Alcer, *Studien zu Joseph Joubert. Mit bisher unveröffentlichten Schriften*, Bonn, Freie Univ. Berlin, 1980.

ses « pensées » qu'il éditera en 1838<sup>1</sup>. De ces liens tissés sur près d'un demi-siècle, il subsiste la trace en pointillés d'une copieuse correspondance, en partie seulement retrouvée et publiée<sup>2</sup>, à travers laquelle, dans le clair-obscur de la chronique intime, se profilent les silhouettes de Pauline de Beaumont, de Madame de Vintimille, de Mademoiselle de Chastenay ou de Madame Guitaut. De l'homme, on ne possède qu'un dessin attribué à Sophie Joubert, esquisse dont Vogt et Massard tireront leurs lithographies. Son passeport, établi à la date du 29 novembre 1822, avec le laconisme propre aux pièces administratives, nous le décrit ainsi : « Âgé de 67 ans, taille d'un mètre quatre-vingts centimètres, cheveux (néant), front haut, sourcils châains, yeux bruns, nez long, bouche moyenne, barbe châaine, menton rond, visage ovale, teint ordinaire. Signes particuliers : portant perruque<sup>3</sup>. »

À l'origine, l'œuvre consiste en deux cent cinq carnets, auxquels s'ajoutent quelques liasses de feuillets épars et de brouillons ou notes de lecture, que Paul de Raynal fit relier et qu'il publia en 1842 chez C. Gosselin. Cette première édition mise dans le commerce, quoique incomplète et présentée sous une forme thématique, était précédée d'une notice biobibliographique et possédait de surcroît l'avantage de donner à lire un choix de lettres. D'autres éditions suivront, notamment celle conçue en 1850 par Arnaud Joubert, dotée d'un avant-propos de l'éditeur et augmentée, puis celle de 1862, établie par Louis de Raynal et

1. Voir l'article exhaustif de Rémy Tessonneau, *Connaissance de Joubert*, in *Actes du colloque J. Joubert*, Villeneuve-sur-Yonne, 31 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin 1985, ouvrage publié par la Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Villeneuve-sur-Yonne, « Les Amis du Vieux Villeneuve », avec le concours de la Société des Amis de Joseph Joubert, 1986.

2. La correspondance complète de Joubert n'a pas encore fait l'objet d'une édition, bien que Rémy Tessonneau soit actuellement en possession d'un dossier substantiel dans lequel la majeure partie des lettres a été colligée. La plupart des volumes suivants sont aujourd'hui épuisés, qui contiennent l'essentiel de cette correspondance : *Pensées, Essais et maximes de Joseph Joubert, suivis de lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, P., Gosselin, 2 vol., 1842 ; une seconde édition remaniée et augmentée paraîtra en 1850, établie par Arnaud Joubert, aux éditions Le Normant, puis une troisième, à nouveau enrichie, établie par Louis de Raynal, aux éditions Didier. Plusieurs volumes ont été ensuite consacrés exclusivement à la correspondance de Joubert : Paul de Raynal, *Les Correspondants de Joseph Joubert*, P., Calmann Lévy, 1883 ; André Beaunier, *Lettres à Mme de Vintimille*, P., Devambez, coll. « Au Masque d'Or », 1921 ; H. Peyre de Bétouzet, *Correspondance, lettres choisies de Joubert*, P., Hâtier, 1932 ; Rémy Tessonneau, *Correspondance de Fontanes et de Joubert*, P., Plon, 1943 ; *Lettres à Pauline de Beaumont et à Louise de Vintimille*, Quimper, éd. Calligrammes, 1984. Enfin, on trouvera des lettres publiées pour la première fois dans les essais de G. Pailhès, *Du Nouveau sur Joubert*, P., Garnier Frères, 1900, et Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, op. cit., ainsi que dans diverses revues ou catalogues de librairie. Signalons pour conclure l'article de Pierre Riberette, « Chateaubriand et les frères Joubert d'après leur correspondance retrouvée », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, (1985), op. cit.

3. *Joseph Joubert (1754-1824)*. Exposition organisée pour le 200<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, Bibliothèque Nationale, 1954, n<sup>os</sup> 60 et 61, p. 14-15.

pourvue d'un supplément épistolaire<sup>4</sup>. Les publications ultérieures reproduiront le plus souvent cette dernière édition, jusqu'à ce qu'André Beaunier, en 1938, offre au public l'édition quasi intégrale des *Carnets* de J. Joubert, aujourd'hui reproduite par le même éditeur. En marge de cette somme diarique, ont été publiés divers textes ayant paru à l'époque ou bien inédits, regroupés sous le titre générique d'« essais<sup>2</sup> ».

Sainte-Beuve a consacré plusieurs pages à Joubert, notamment dans ses *Causeries du lundi*, son *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, et sa série de *Portraits*. Sous sa plume on trouve par exemple cette phrase : « La vie de M. Joubert compte moins par les faits que par les idées », et, un peu plus loin dans le *Portrait littéraire* qu'il lui consacre : « Nul livre, en résumé, ne couronnerait mieux que celui de M. Joubert cette série française, ouverte aux *Maximes* de La Rochefoucauld, continuée par Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent détours, à Montaigne<sup>3</sup>. » Le ton était donné, et il devait perdurer dans la plupart des ouvrages consacrés à Joubert. Digne émule de la tradition des moralistes classiques, ce dernier occuperait dès lors la place qui sied au scribe patient, à l'observateur attentif et à l'ami reclus, sorte de pythie provinciale, « horticulteur », selon le mot d'Amiel, confidant dévoué des plus grands et... écrivain « sans livre ». Maurice Blanchot, en 1959, fera certes écho à Sainte-Beuve en évoquant un « auteur sans livre, écrivain sans écrit », mais il s'en démarquera surtout en ajoutant : « Joubert n'est ni Chamfort, ni Vauvenargues, ni La Rochefoucauld. Il ne fait pas des bons mots avec de courtes pensées<sup>4</sup>. » De fait, l'image qui avait souvent prévalu au siècle dernier devait peu à peu se modifier et s'affiner. Les *Pensées* n'étaient plus réductibles à un recueil de maximes ou d'adages moraux produits par un dilettante et un psychologue du goût. Elles constituaient aussi un « journal » aux multiples entrées, un espace-temps de réflexion engagé dans une Histoire et où, sous l'apparente préciosité de la forme, se révélait

1. Se reporter à la note 3 de la page 8 et consulter, pour les éditions successives de Joubert, l'ouvrage de Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, op. cit., ainsi que ses articles, « Chateaubriand éditeur de Fontanes et de Joubert », in *R.H.L.F.*, mai-juin 1976, p. 433-442, et « Connaissance de Joubert », art. cit.

2. Voir Joseph Joubert, *Essais 1779-1821*. Édition intégrale et critique de textes en partie inédits recueillis et présentés par Rémy Tessonneau, P., A. G. Nizet, 1983, et Norbert Alcer, *Studien zu Joseph Joubert*, op. cit. ; consulter aussi, sur le sujet, G. Pailhès, *Du Nouveau sur Joubert*, op. cit., André Beaunier, *Joseph Joubert et la Révolution*, P., Librairie Académique Perrin et Cie, 1918, et, plus récemment, l'étude de David Kinloch, « The Art of the missing postscript : some unpublished manuscripts of Joseph Joubert », in *Nottingham French Studies*, vol. 24, n<sup>o</sup> 2, 1985, p. 12-26.

3. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, P., Librairie Garnier Frères, nouvelle édition revue et corrigée, 1926, tome II, p. 310 et p. 325.

4. Maurice Blanchot, « Joubert et l'espace », in *Le Livre à venir*, P., éd. Gallimard, 1959. Rééd., 1971, coll. « Idées », p. 77. Cette étude a d'abord paru sous le titre « Joubert », in *La Nouvelle Revue Française*, XXXVI, 1<sup>er</sup> décembre 1955.

un réel regard, une véritable *pensée*. G. Pailhès fut le premier, en 1900, à contester assertions fallacieuses, « commérages » et idées reçues. *Du Nouveau sur Joubert*<sup>1</sup> procédait à une enquête sérieuse sur les documents publiés ou épistolaires, et ouvrait ainsi la voie, malgré certains préjugés de lecture, à une nouvelle visitation de l'œuvre. Par la suite, les travaux philologiques, historiographiques et éditoriaux d'André Beaunier<sup>2</sup> puis de Rémy Tessonneau<sup>3</sup> furent précurseurs. La mise à jour rigoureuse d'un matériau inédit, restitué au plus près des manuscrits originaux, ainsi que la prospection biographique pouvaient favoriser les recherches en matière d'histoire littéraire et d'exégèse. Dans les années cinquante, l'analyse des écrits de Joubert, souvent limitée au principe tacitement admis comme prioritaire par nombre de commentateurs du XIX<sup>e</sup> siècle — à savoir que « C'est l'homme, en effet, qui rend si attachante la lecture des pensées<sup>4</sup> » —, allait progressivement s'inscrire dans différents débats, tout en inspirant la critique moderne<sup>5</sup>. Non seulement Joubert devait être entendu comme un écrivain à part entière, au-delà de cette ambrosie morale distillée avec parcimonie par quelques bons esprits, mais aussi comme quelqu'un ayant « fait de l'équivoque une catégorie intellectuelle<sup>6</sup> », à l'époque même de tous les avènements, de toutes les promesses. Il était désormais nécessaire de situer la rédaction des *Carnets* dans le contexte préromantique et révolutionnaire, dans le rapport qu'ils instauraient avec les Lumières, le complexe faisceau de la spiritualité au tournant du siècle, les idéologies promues par ce que Jean Starobinski a appelé les *Emblèmes de la Raison*<sup>7</sup>, ou encore de les déchiffrer en miroir de ce *Sacre de l'écrivain* dont Paul Bénichou a retracé l'évolution<sup>8</sup>. De plus, la genèse des cahiers de Joubert gagnait ainsi à être appréhendée comme l'expression d'un désir<sup>9</sup>, à travers l'expérience de la « distance intérieure » dont a si bien parlé G. Poulet<sup>10</sup>, ainsi que

1. *Op. cit.* Au sujet de certains essais et articles attribués par Pailhès à Joubert, une controverse s'engagea, notamment animée par André Beaunier (voir son livre *Joubert et la Révolution*, *op. cit.*, p. 70 et sq.). Voir aussi Norbert Alcer, *op. cit.*

2. Voir la bibliographie établie par Rémy Tessonneau à la fin de sa thèse, *Joubert éducateur*, *op. cit.*

3. *Ibid.*

4. Abbé J.-P. Condamin, *Essai sur les pensées de J. Joubert*. Thèse pour le Doctorat, Faculté des Lettres de Lyon, P., Didier et Cie, 1877, p. 242.

5. On se reportera à notre bibliographie, *infra*.

6. Roland Garcin, « Joubert ou la rhétorique efficace », in *Critique*, n<sup>os</sup> 86-87, juillet-août 1954, p. 596.

7. Éd. Flammarion, 1976, rééd. 1979.

8. Éd. José Corti, 1985.

9. Voir mon étude : « Joseph Joubert homme de désir », conférence prononcée le 10 février 1989 dans le cadre de la Société des Amis de Louis-Claude de Saint-Martin, à l'EPHE, in *Cahiers de Saint-Martin*, vol. VIII, 1/1990.

10. Georges Poulet, « Joubert », in *Études sur le temps humain. La distance intérieure*, P., Plon, 1952. Cette étude a d'abord paru sous le titre « Espace et temps chez Joubert », in *La Table Ronde*, XXXIX, Paris, 1951.

de ce temps propre à l'écriture de l'être intime où les mots deviennent « gouttes de lumières », subtiles frontières entre le visible et l'invisible, le vécu et le rêvé, le plein et le vide. Entre l'effroi pascalien devant le silence infini de l'espace, et le vertige des abîmes entrouverts par le coup de dés de Mallarmé<sup>1</sup>, Joubert aura écrit un livre tout empreint de cette rhétorique du moindre, en ce lieu de salutaire mélancolie qui ne renvoie l'œuvre qu'à elle-même. Îlot singulier dans la production de l'époque, cette œuvre revêt un caractère original en raison même de ses insoupçonnables prémonitions (« Ils chantèrent fort bien; mais ils parurent tous inspirés par les Piérides. Voltaire célébra les maux de la religion; Jean-Jacques, les crimes de la société; Buffon, le pouvoir du mouvement et de l'espace, le chaos; Montesquieu fit de la législation une machine. Et leurs imitateurs, — *l'an 2000, les ruines, la morale physiologique*<sup>2</sup> »), comme de ses non moins surprenantes ellipses (« Tenir à Dieu, par quelque bout que ce puisse être<sup>3</sup> »). Elle se tient en équilibre sur près de cinquante ans précisément grâce à la paradoxale instabilité qui la hante, et que pourtant elle reconnaît pour sienne, insufflant à la chronique quotidienne d'une âme la pérennité tranquille du désenchantement. Dans le même temps, et à la manière de Coleridge cherchant à dégager les « pensées » du *penster*<sup>4</sup>, ou rêvant encore à la somme improbable de sa *Biographia Literaria*, des *Blüthenstaub* de Novalis — conscient de produire, comme Joubert, des « semences littéraires<sup>5</sup> » dont seulement quelques-unes pousseront<sup>6</sup>, l'écrivain réduisait l'écart entre la figure souveraine de l'Homme de Lettres telle que l'Encyclopédie l'avait exaltée, et le

1. Voir Maurice Blanchot, « Joubert et Mallarmé », in N.R.F., n<sup>o</sup> 3, janvier 1956.

2. Toutes les citations de Joubert renvoient aux *Carnets*, sauf mention contraire. C'est moi qui souligne.

3. En ce qui concerne les éditions thématiques des pensées de Joubert, on pourra se reporter aux deux éditions suivantes : *Pensées et Lettres*. Textes choisis par Raymond Dumay et Maurice Andrieux, P., Grasset, 1954, et : *Pensées, jugements et notations (1774-1824)*. Édition de Rémy Tessonneau, P., José Corti, 1989.

4. Samuel Taylor Coleridge, *Carnets*. Traduit par Pierre Leyris, préface de Pierre Pachet, P., Belin, coll. « Littérature et politique », 1987, p. 69 : « (...) — Je n'avais jamais vu pareil quintessence du *Penster* en tant que pur acte, pure énergie, du *Penster* en tant que distinct des *pensées*. » Pour ce qui concerne le rapprochement de Joubert avec Coleridge on se reportera aux études suivantes : Matthew Arnold, « Joubert, or, A French Coleridge », in *The National Review*, 18, January 1864; Patricia A. Ward, *Joseph Joubert and the critical tradition*, Genève, Droz, 1980, et, du même auteur : « L'Image à l'étranger de Joubert comme préromantique », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, (1985), *op. cit.*

5. Novalis, *Œuvres complètes*. Édition établie, traduite et présentée par Armel Guerne, P., Gallimard, coll. « Du Monde Entier », 1975, tome I, p. 378 : « L'art d'écrire des livres n'est point encore inventé. Mais il est sur le point de l'être. Des fragments de ce genre-ci sont des semences littéraires : il se peut, certes, qu'il y ait dans leur nombre beaucoup de grains stériles, mais qu'importe, s'il y en a seulement quelques-unes qui poussent ! »

6. Joubert écrit, en effet : « Je suis propre à semer, mais non à bâtir et à fonder. »

sujet écrivain. Il dévoilait du même coup les « dessous » de l'œuvre sans cesse différée, sa nature fragmentaire profonde, ce *négligeable* abandon sans lequel elle ne serait qu'adhérence malade au jour et à ses modes, objet mort-né de l'Histoire. C'est très vraisemblablement en réaction avec la pléthorique floraison des livres censés changer l'homme et la société que Joubert a choisi le quasi-anonymat de journal intime et de la vie intérieure de la pensée, opposant au « penser » officiel le travail journalier de l'abeille butineuse (« Désir d'être oiseau, d'être abeille »), et l'œuvre-chrysalide. Cependant, le sol dans lequel elle s'enracine, fût-il simplement biographique ou encore, au sens le plus large, philosophique, présente dans l'œuvre ses différents reliefs. Le *nullus dies sine linea* revendiqué par Mercier pour rédiger son autobiographie intellectuelle<sup>1</sup> laisse entrevoir, dans les *Carnets*, un paysage littéraire où se confondent tous les aspects de l'actualité. Joubert ausculte le présent, s'y engage à sa manière — *via obliqua*, et ne le mésestime nullement. Son journal constitue, de ce point de vue, un témoignage essentiel, notamment sur la conscience de l'écrivain en une époque de turbulences et de violences, sur un certain imaginaire de surcroît, révélateur à plus d'un titre de ce qui se jouait alors dans le grand théâtre de l'Europe. Ce qui distingue Joubert de ses contemporains, auteurs d'écrits intimes, tient dans la parfaite adéquation des méandres du temps personnel et du polymorphisme de l'écriture elle-même, laquelle rompt avec les modèles traditionnels qui, de Rousseau à Chateaubriand, devaient imposer les lois du genre. Or, cette rupture entraînait une autre, liée à ce qu'on nomme l'autobiographie. Ainsi, le journal tenu par Joubert n'a pas pour objet d'éclairer une œuvre achevée ou publiée. Il se suffit à lui-même et diffère en ce sens du *Zibaldone* léopardien, des *Carnets* de Coleridge et autres « fragments » ou « confessions », « Mémoires » rédigés à la même époque. Nous sommes donc contraints d'apprécier les « dessous » que j'évoquais plus haut comme un absolu germinal, une totalité vissée sur elle-même, traduisant et révélant malgré tout un état particulier, et pour ainsi dire unique, du fragment comme vœu et présence de l'œuvre.

De cette qualité d'être de l'œuvre découle celle du moi qui la produit, qualité audacieuse puisqu'elle postule « cette dignité humaine conquise sur le temps<sup>2</sup> ».

1. Louis Sébastien Mercier, *Mon Bonnet de nuit*, Neuchâtel et se vend à Versailles, 1784. Il sera intéressant de comparer ce texte avec les autobiographies de Restif de la Bretonne et de Nodier, par exemple. De ce point de vue, on consultera avec profit la succincte bibliographie sur « L'écrit intime » contenue dans l'ouvrage collectif de Michel Delon, Robert Mauzi et Sylvain Menant, *De l'Encyclopédie aux Méditations*, P., Arthaud, 1984, ainsi que : *Poétique*, n° 63-1985 ; *Diogène*, n° 139-1987 ; et *Revue des Sciences Humaines de Lille*, n° 4-1991.

2. Marc Fumaroli, « Des Vies à la biographie : le crépuscule du Parnasse », in *Diogène*, Gallimard, n° 139-1987, p. 24.

Une secrète *sympathie* agit dans le texte et unit l'œuvre à celui qui l'écrit. Joubert pense simultanément l'écriture et son sujet, le temps et l'espace dans lesquels ils sont enveloppés. Ainsi, le 14 janvier 1808 : « Je suis comme Montaigne *impropre au discours continu* », phrase qui rappelle l'intuitive allusion du 25 octobre 1798 : « L'homme laisse le temps se perdre, mais il n'est point d'instant perdu. » Ce seront donc bien des *instantanés* que livrent les *Carnets*, en parfaite harmonie avec la discontinuité du discours qui les porte. Quant à l'espace qu'il s'agit d'habiter, il défie toute velléité de système, comme le laisse entendre Joubert quand il note : « Je suis propre à semer, mais non à bâtir ou à fonder. » Les pensées consignées dans le *diarium* des *Carnets* ne visent pas à édifier un quelconque système, mais nous apparaissent plutôt comme une suite presque musicale de microcosmes en devenir, ouverts sur une spéculation plus vaste, et susceptibles de libérer ce que l'auteur nomme ses « rayons ». Leur apesanteur, ainsi que le lien fluide qui les tient, ne se soudent pas au monde, ni même au « Livre », mais glissent sur eux, les survolent et l'éclairent. Lucides, en ce sens, seront le mot et la phrase, épiphanique l'idée parce qu'elle est précisément « reçue ». En guettant cette sorte de grâce, le discours s'éloigne de l'esprit et se rapproche de l'âme. Aussi s'explique la discontinuité de l'inspiration, se justifie la précarité de l'espace qu'elle embrasse et l'habitable temporel qu'elle occupe. Le style y gagnera en tempérance, en goût et en vérité, consommant dans le même spectre lumineux les couleurs de l'intelligence, de la mémoire et de l'imagination. Ce surprenant retour à l'unité par le biais du discontinu, du fragment et de la dissémination répond en partie à une certaine sensibilité de l'époque, telle qu'on la trouve par exemple dans l'ode de Schiller *Die Künstler*, ou encore telle que Goethe l'exprime en 1791, dans *Beiträge zur Optik*, lorsqu'il affirme que la couleur naît de la nécessaire polarité de l'ombre et de la lumière. À ce propos, Joubert semble appliquer ces théories à l'écriture. « Ne durcissons pas la lumière, ne la solidifions pas », pose-t-il, car ce serait la réduire à une artificielle clarté, celle qu'il dénonce ailleurs : « Clarté d'un livre. Il y a des idées qui paraissent claires (...) et qui cessent de l'être quand on veut s'en ressouvenir. C'est qu'elles ne sont pas en harmonie avec les clartés de notre esprit. Elles ne sont que des clartés individuelles d'une vérité phantastique. C'est la lumière d'un tableau, une lumière feinte et peinte, une lumière artificielle » (24 octobre 1813). L'œuvre ne devra pas céder à la tentation du monolithe, à l'illusion de l'achèvement. La relativité de ces pensées « rayonnantes », de ces « gouttes lumineuses », provient de la raison paradoxale dont elles émanent, centre à la fois aérien et résistant, à mi-chemin entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. Elles s'originent de ce foyer, ombre lui-

même d'une lumière encore plus intense, et tentent de retourner à lui afin de reconquérir l'unité perdue, ce qui n'est autre que cette « âme » qu'invoque l'écrivain. Mais pour y parvenir, celui-ci sait que l'on doit « avouer ses ténèbres », faire l'épreuve de l'obscurité et de la discontinuité, voire du manque. Plusieurs aphorismes attestent cette conscience irréductible de la perte et de la scissiparité, ainsi : « J'aime à voir deux vérités à la fois », ou : « La moitié de moi se moque de l'autre. » À l'époque où il travaillait au projet de l'essai sur la *Bienveillance Universelle*, Joubert avait déjà pressenti cela et transcrit une sorte d'ébauche de testament à cet effet : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure au nom de l'humanité ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de tout ce qui paraîtra s'éloigner des idées reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité. J'ai lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets. Peut-être un de ces (mots ?) que j'aurai jeté à la hâte (...). » En conséquence deux forces sont à l'œuvre dans le processus de réflexion et l'écriture des *Carnets*, quel que soit le sujet abordé. Ce sont elles qui structurent le point de vue autour duquel s'organise le discours discontinu. Au préalable, Joubert a posé la condition d'un module spatio-temporel défini comme suit : « Quand ? Dites-vous. Je vous réponds : quand j'aurai circonscrit ma sphère. » La métaphore est explicite et elle annonce les deux forces dont l'écriture sera investie. La première est une force d'expansion qui conduit la pensée à se fragmenter, à s'éparpiller et à s'éloigner de ce centre qui serait *évidence*, pur espace de lumière et quiète illumination : « Pour arriver aux régions de lumière, il faut passer par les nuages. » Dans ce mouvement, la réflexion se consume ou s'égare. La seconde force est centripète et elle tend à se rapprocher du centre. Elle procède par rétention et épuration, elle concentre. Après l'expérience des *germes*, des *gouttes*, des *évaporations* et des *pellicules*, il s'agit à présent de travailler à la reconquête de l'unité. En effet, écrit Joubert, « la véritable profondeur vient des idées concentrées », puis il ajoute : « Nos idées, comme nos peintures, se composent d'ombres et de clartés, d'obscurités et de lumières. » L'attraction naturelle du vrai ne doit pas voiler la réalité et céder le pas à l'illusion qui la menace. Il faut en passer inéluctablement par l'épreuve de la ténèbre ou de la « nue » afin que se produise l'éradication patiente de la pensée. La dissémination précède le retour vers le centre, c'est-à-dire vers le *repos*<sup>1</sup>, le vide. L'erreur même est nécessaire, ainsi que les passions, pour prétendre isoler la profondeur de l'abstraction, et distinguer la vraisemblance de la vérité. Joubert sait que toute construction de l'intelligence est,

1. Voir Maurice Blanchot, « Joubert et l'espace », art. cit., in *Le Livre à venir*, 1971 éd. cit., p. 96.

pour emprunter l'image du poète Giuseppe Battista, « mobile prisonnier du vent ». Seule l'âme est centre. Ainsi, « l'esprit est atmosphère de l'âme », circonférence nébuleuse qu'il faut parcourir et connaître. L'âme est tout, elle est « l'homme tout entier ». Le dessein des *Carnets* ne serait-il pas plus audacieux que ce que l'on a prétendu ? N'y aurait-il pas, dans ce labeur quotidien d'une vie dérobée à la postérité, l'empreinte d'un rêve, un peu de cette langue « de l'âme pour l'âme » que voulut imaginer un demi-siècle plus tard le poète des *Illuminations* ? Repliement paradoxal, à nouveau, que cette œuvre involutive et cependant éblouissante qui se ruine en s'édifiant, s'humanise à force d'âme, et se porte enfin au centre en cheminant de cercle en cercle : « Pour descendre en nous-même il faut d'abord nous élever. » C'est sans doute de ce point de vue qu'il faut entendre cette pensée de 1815 : « Tourmenté par la maudite ambition de mettre toujours tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase et cette phrase dans un mot. C'est moi. » Joubert, en exhumant de la chronique autobiographique un principe d'unité que l'on ne peut, par ailleurs, confondre avec l'écriture du moraliste classique, se situe dans l'esprit du relativisme propre au XVIII<sup>e</sup> siècle finissant. L'image toute platonicienne du cercle est à ce titre significative. La mise en perspective que ne cesse de reconduire l'œuvre discontinue délimite une circonférence mobile et variable à l'infini — à l'image de la cosmographie newtonienne —, et pose néanmoins la présence d'un centre immuable dans lequel se *reconnaissent* l'infiniment petit et l'infiniment grand : « Le soleil peint dans une goutte de rosée. » En ce sens, Joubert ne fait que répondre au souhait émis par Montesquieu, lequel disait que notre âme veut « pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence<sup>1</sup> ». L'auteur des *Carnets* tire son particularisme d'une pensée en action, d'une certaine pratique de l'écriture asymptotique qui, plutôt que de se sédentariser dans un système, un *opus*, se présente plus volontiers comme un espace vacant que viendraient occuper des instants de lucidité, des *germes* de centre. Elle ressortit ainsi à cette conception de la vérité énoncée par Georges Poulet : « La vérité consiste en une série de points de vue, et le point de vue suprême, le seul qui puisse embrasser le cosmos, est le point de vue de Dieu. Ce qui n'empêche pas que tous les points de vue soient vrais, et que tous les lieux et moments soient le centre d'un cercle qui enveloppe quelque part de la vérité. Ainsi le relativisme est une doctrine de grande élasticité<sup>2</sup>. »

1. Voir Montesquieu, *Essai sur le goût* (1758), in *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de M. André Masson, P., Nagel, 1950-1955, 3 vol. On consultera aussi, sous cet angle, Montesquieu, *Pensées. Le Spicilège*. Édition établie par Louis Desgraves, P., Laffont, coll. « Bouquins », 1991.

2. Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle*, P., Plon, 1961. Réédition Flammarion, coll. « Champs », 1979, p. 133.

Œuvre déambulatoire, les « Pensées » imposent donc une lecture en mouvement qui ne soit prisonnière d'aucun mode opératoire. Elle exige simultanément ce recours à une forme de docilité qui ne soit pas soumission au livre, mais dégagement par rapport à celui-ci, comme s'il s'agissait de suivre la courbe d'une vie à travers son miroir. De ce fait, on ne peut que souscrire au jugement que porta sur Joubert Jules Barbey d'Aureville : « Ce littérateur amateur, qui ne fit point de littérature comme nous autres les faiseurs de livres, ce paresseux occupé, ce penseur pour la volupté pure de penser, cet écrivain qui, comme il l'a dit, et même comme il en a fait un précepte, attendait pour écrire un mot, que la goutte d'encre qui devait tomber de sa plume se changeât en goutte de lumière, ce sybarite de l'esprit qui passa sa vie à bien déplier ses feuilles de rose pour ne pas en trouver le repli qui l'aurait fait souffrir, fut une rareté dans la littérature française en ne voulant rien être du tout. Lui, le plus français des écrivains par la beauté de la langue et ses grâces, il n'avait pas la furie française, et même il eut la qualité anti-française qu'estimait le plus Henri Beyle, son antipode : quand il faisait ou écrivait quelque chose, il ne pensait pas au *voisin*<sup>1</sup>. »

Les premiers essais de Joubert, entre 1779 et 1789, s'ancrent indiscutablement dans la constellation intellectuelle des Lumières. C'est, par exemple, à tort qu'André Beaunier écrivait à cette occasion : « Je ne crois pas que Diderot, tel que voilà, ait eu jamais, sur Joubert, une influence positive. Une influence négative, oui. Arrivant à Paris et vivant soudain près du philosophe, le jeune Joubert attrapa de lui l'incrédulité, quelque rationalisme et un certain cynisme de l'intelligence. Diderot le détacha ou, du moins, contribua singulièrement à le détacher de ses croyances, de ses coutumes. Si l'on veut, il le déniaisa : Diderot, pour un temps, ne laissa point à Joubert l'âme avec laquelle Joubert était né. Joubert, nous le verrons bientôt occupé à se refaire une âme vraie. Diderot l'aura secoué, l'aura excité, l'aura même embrouillé. Et Joubert ne lui gardera nulle reconnaissance<sup>2</sup>. » Ce jugement apparaît outrageusement sévère puisque c'est précisément Diderot qui incita Joubert, dès 1779, à s'atteler à un ouvrage sur la *Bienveillance Universelle*, ainsi qu'en témoignent quelques notes datant de l'année 1804. Si le projet avorta — car la « matière manqua » —, il n'en demeure pas moins essentiel, d'une part pour situer Joubert

1. Jules Amédée Barbey d'Aureville, *Les Œuvres et les hommes*, P., Maison Quantin 1887, p. 188.

2. André Beaunier, *La Jeunesse de Joseph Joubert*, éd. cit., p. 113-114.

dans le contexte de la pensée prérévolutionnaire et, d'autre part, pour comprendre son évolution ultérieure. L'auteur des *Recherches philosophiques sur l'origine et la nature du beau*, tout comme Rousseau, a exercé sur l'écrivain une indéniable influence, quelles que soient les réserves ou critiques que ce dernier émettra par la suite sur l'*Encyclopédie* et ses artisans. Dans l'article intitulé « Encyclopédie » justement, Diderot définissait l'esprit qui animait la philosophie des Lumières, celui-là même de ces « hommes liés par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque ». Il y affirmait ainsi l'unité de la connaissance et le rôle salvateur qu'elle devait jouer dans le progrès moral et matériel de l'humanité. La foi nouvelle en cette histoire naturelle de la pensée, et dans le progrès qui devait en découler, reposait sur l'idée que chacun des rameaux de la connaissance prenait souche sur un même arbre, que des réseaux de sympathie et d'analogies animaient la nature, permettant ainsi à l'esprit de mieux la comprendre, comme d'en faire l'expérience cognitive. En conséquence, Joubert ne pouvait qu'adhérer à la fameuse « unité matérielle de l'homme » de La Mettrie — qu'il cite en 1783 —, bien qu'il considérât sa recherche du bonheur comme une « Recherche folle ». En brisant l'étroite taxinomie de la pensée classique et en revendiquant le primat de la nature humaine, la philosophie des Lumières conquérait une liberté longtemps espérée et exaltait la figure prophétique de l'Homme de Lettres. C'est cela que le jeune Joubert apprend aux côtés de Diderot, une manière de dignité toute humaniste, mue par la tolérance et la raison. Il prit leçon sans pour autant se soumettre à la pensée du maître, et très tôt devait prendre ses distances, notamment par rapport à l'athéisme. Il partagea avec lui le culte de Socrate et, en partie du moins, sa conception de l'homme. On retrouve, dans les pages consacrées à la *Bienveillance Universelle*, des traces de sa physiologie et de son hédonisme. Plus d'une proposition recourent les idées prônées par Diderot dans son article liminaire, ainsi celle-ci : « Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement. » En somme, Joubert ne fut pas réellement un « disciple » du philosophe. Il apprit et retint de lui moins des idées qu'un *esprit*, *esprit* de libéralité dans le jugement, de sage scepticisme à l'égard des dogmes, et d'observation attentive des êtres et des choses. S'il devait plus tard s'éloigner de Diderot et condamner les Lumières, Joubert resterait pourtant marqué par l'idéal et la sensibilité de ce nouvel humanisme. Diderot l'a influencé dans ses goûts, comme dans sa vision de l'homme et de la société<sup>1</sup>. Rejetant par la suite les excès de sa philosophie morale, de son naturalisme et de son

1. Voir Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, éd. cit., p. 26 et sq.

matérialisme athée, Joubert n'entamera pas de réel débat avec lui, et demeurera discret quant à ces années d'apprentissage avec le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*. On trouve peu d'allusions à Diderot dans les *Carnets* ou la correspondance, exception faite de quelques rares notes qui se contentent de faire un sort à ses « lubies ».

En 1787, Joubert répertorie un ensemble de courtes synthèses ayant trait à divers systèmes philosophiques, parmi lesquels celui de Chaupy<sup>1</sup>. Ces comptes rendus analytiques de lecture ressortissent à la méthode et à l'esprit prônés par les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. L'hétérogénéité de cet ensemble, ainsi que la manière dont il est rédigé, laissent présager à maint égard la méthode des *Carnets*. Joubert lit, butine, juxtapose des idées et, ce faisant, mesure la relativité de tout discours philosophique « continu ». Il ne retient que l'essentiel, se contente de colliger des pensées sans les soumettre encore à l'esprit critique du commentateur. Cette collection de fragments annonce ainsi certains passages du journal relatifs à la mémoire, à la langue primitive et à la nature ontologique du langage, à la question théologique, ou bien encore au temps, à l'espace. Joubert se trouve alors à une période charnière, et dans un lieu de tension intellectuelle. Son scepticisme n'est point radical et il se laisse aisément captiver par les idées révolutionnaires préparées par les Lumières. Celles qui le retiennent surtout concernent la liberté et les vertus de l'égalitarisme — ce sont d'ailleurs elles qui conduisent Restif de la Bretonne, en 1785, puis François Marlin, en 1791, à l'accuser d'impiété et à condamner ses « idées bizarres<sup>2</sup> ». Le 20 mars 1789, Joubert notait : « La liberté politique pour un peuple consiste à se gouverner comme il veut, sa liberté religieuse à croire ce qu'il veut, sa liberté de commerce à vendre et à acheter comme il lui plaît. » Il le répétera à un autre niveau : « Tout homme est libre et ne peut perdre sa liberté. »

Simultanément, les *Carnets* portent l'empreinte d'une lecture assidue de Platon. Entre Paris et Montignac, Joubert conjugue donc lectures savantes, réflexion politique et philosophique, et activité judiciaire. En effet, il agit au sein même de la « Cité » en étant successivement élu juge de Paix le 28 novembre 1790, puis président du tribunal de conciliation de Montignac en 1792. De 1786 à 1793, il a commencé la rédaction de son « journal », s'est attaché à diverses ébauches d'essais<sup>3</sup> et à quelques articles, puis a occupé une fonction officielle. En cette année 1793 il se marie,

1. Voir André Beauquier, *Joseph Joubert et la révolution*, éd. cit., p. 30-49. Cet « essai » figure dans *Essais*, éd. cit.

2. Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, éd. cit., p. 44-45.

3. Voir à ce propos les ouvrages déjà mentionnés de Pailhès, Beauquier, Tessonneau et Alcer.

certes, mais il est surtout confronté à des événements qui le conduiront progressivement à se détourner de la philosophie des Lumières comme du mouvement révolutionnaire, et à orienter sa réflexion dans le sens des « idées reçues », idées qu'il passera au tamis d'un platonisme chrétien très personnel. Aux années d'éveil succédait soudain, avec réalisme et violence, la sanction de l'Histoire. Comme nombre de ses contemporains, Joubert devait vivre douloureusement ce divorce entre l'idéal philosophique du progrès et de la liberté, et la fureur incontrôlable des faits. Son libéralisme allait ainsi « réagir » — au sens chimique du terme —, devant le déferlement chaotique et sanglant de la Terreur. Face à l'épanchement désordonné des passions, c'est tout naturellement que Joubert devait choisir le repliement sur soi, et accorder toute son énergie intellectuelle à l'écriture diarique. Ce mouvement de reflux, les *Carnets* en sont les dépositaires sensibles. Ils confessent ce brusque détournement de la vie vers l'œuvre, de la conscience vers l'introspection et la contemplation. De l'écoulement des heures naîtrait alors le rayonnement original d'une lumière intime. En marge de tout militantisme, y compris celui de la contre-révolution, Joubert se tournerait désormais du côté d'un usage « privé » et « domestique », selon les mots de Montaigne, de la Littérature. La sienne devait s'élaborer au confluent des trois faits distinctifs qui, selon Paul Bénichou, ont déterminé l'ordre intellectuel de cette période ambiguë : « l'avènement de la foi philosophique au siècle des Lumières, puis les créations littéraires de la contre-révolution, enfin l'explosion du romantisme<sup>1</sup>. » Cependant, loin de souscrire aux desseins exclusifs de l'un ou l'autre, la pensée de Joubert se porterait au seuil d'une sorte d'innocence mélancolique, de ce que le même Bénichou a justement qualifié de « désenchantement subtil et ferme<sup>2</sup>. » De fait, les *Carnets* présentent plus d'une équivoque si on tente de leur imposer le sens univoque de telle ou telle lecture, et nombre d'écueils surgissent pour qui essaie de dégager de la pensée de Joubert un quelconque système. Or, il est vrai que l'écrivain, dans son souci de restaurer la présence de la vérité révélée au cœur de l'homme, d'opérer un retour vers une direction morale dont l'homme de Lettres, plus précisément, serait le guide spirituel, s'est à la fois rapproché d'une forme de théosophie<sup>3</sup>, comme du

1. Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, P., José Corti, 1985, p. 21.

2. Id., *ibid.*, p. 115.

3. On se reportera au très succinct développement d'Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme*, P., Champion, 1928. Réédition en 1979, tome II, p. 23-24 : « Il y a bien du quietisme dans cette abnégation ; et d'ailleurs elle n'exclut pas que l'on demeure fidèle aux doctrines martinistes légèrement atténuées. De vrais philosophes, à cette époque, en tirent profit, sans toujours les nommer : on en a retrouvé les traces chez Maine de Biran ou Victor Cousin. Leurs dernières ondulations animent l'œuvre de Joubert : il y avait des analogies certaines entre son platonisme et celui des

dispositif que contribueront à mettre en place Bonald, Joseph de Maistre et autres tenants du parti anti-philosophique. Cependant, cette quête de nature théosophique, qui se résout dans l'expression de plus en plus prégnante d'une mystique de la lumière, contraste avec l'adhésion aveugle aux principes théocratiques ou aux pamphlets de l'idéologie contre-révolutionnaire. Joubert ne manque pas de fustiger aussi bien Voltaire et Rousseau que La Harpe ou Rivarol. Son scepticisme agit ainsi à la manière d'un garde-fou contre la contagion des illusions que ne manquerait pas d'engendrer la séduction de l'« opinion », quelle qu'elle soit. Aussi, il convient d'adopter cette position de retrait qui, sans être tout à fait celle de la sagesse, sera celle de la prudence : « Il vaut mieux remuer une question, sans la décider, que la décider sans la remuer. » Le sentiment spirituel qui anime les *Carnets* est ainsi fait d'emprunts que la méditation solitaire et le travail de l'écriture diarique visent à interioriser dans une poétique, et non selon une propédeutique. Le lecteur attentif ralentira dans cet épanchement les traces d'une religiosité défiante à l'égard des dogmes, et rétive à toute forme d'œcuménisme prophétique. En ce sens, Joubert souscrit simultanément à ce christianisme selon l'esprit qui emprunte à un certain illuminisme, mais aussi à ce spiritualisme « franciscain » qui est religion du cœur et sagesse suprême : piété. Au demeurant, il ne cède pas plus à la tentation de l'« Église intérieure », et défend les vertus du christianisme, n'hésitant pas, pour ce faire, à recourir à l'autorité du Grand Siècle, à Pascal ou à Bossuet, ou encore à privilégier le faire sur le croire : « Religions. S'il n'est pas nécessaire de croire tout ce qu'elles enseignent, il serait beau du moins de faire ce qu'elles prescrivent », ou bien : « Penser à Dieu est une action. »

Aussi, la religion de Joubert ne manque pas de paradoxes. À nouveau, elle échappe à toute systématisation réductrice, et doit être entendue du point de vue de l'intuition et du sentiment, dans cet espace dont Georges Poulet a pu dire qu'il était le « *sensorium*

---

mystiques. Lorsqu'il nomme " les agents intermédiaires ", qui " sont les anges ", et par l'intermédiaire desquels Dieu gouverne le monde; lorsqu'il mentionne les " régions intellectuelles ", et " les esprits, qui en sont les habitants ", il nous semble bien ouïr un écho lointain du vocabulaire et de la pensée martinistes. Mais, pour lui, " la religion n'est ni une théologie ni une théosophie, elle est plus que tout cela : c'est une discipline "; voilà le grand mot, qui marque la frontière au-delà de laquelle il serait vain de chercher l'empire des puissances occultes. » Précisons que Viatte ne disposait pas de l'édition complète des *Carnets* établie par Beaunier en 1938, et que son jugement repose donc sur la lecture d'un texte parcellaire et incomplet. Non seulement Joubert cite Saint-Martin, mais plusieurs de ses pensées recourent certains points de vue propres à la théosophie et à l'illuminisme en général. Je me permets de renvoyer à mon étude « Joseph Joubert homme de désir », art. cit., et à mon article « Littérature et ésotérisme aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », in *Encyclopédie des ésotérismes*, P., P.U.F. (à paraître).

de la pensée<sup>1</sup> ». À l'intérieur de cet espace dont la demeure temporelle est habitacle de l'écriture, l'illumination n'est point *mystère*, mais *fiat lux* incessamment renouvelé sur le clavier sensible de la conscience. Car, comme l'écrit Joubert, la divinité ressortit à la discontinuité même de cette conscience imparfaite : « Dieu est tellement grand et tellement vaste, que, pour le comprendre, il faut le diviser. » Tout réside dans ce *sentir* susceptible de corporiser l'essentiel, et qui appartient à l'organe qu'est l'âme : « On sent Dieu avec l'âme, comme on sent l'air avec le corps. »

Le long de la *doxa*, se déroule ainsi le fil d'une rêverie qui flâne dans le paysage voisin des arts et des lettres, au cœur de ce relief naturel où l'honnête homme cueille du bout de l'âme les fleurs cristallines de la Création. Les *fioretti* de Joubert constituent une anthologie personnelle irréductible à l'air du temps et aux mots d'ordre des écoles. Suivant son maître Platon — celui qu'il nomme le « Rabelais des abstractions » —, Joubert sait qu'apprendre, connaître, c'est se ressouvenir et comparer. Préférant le monologue *réflexif* à la fiction du « dialogue », il examine avec soin, au gré des lectures et des années, des cas particuliers qu'il compare et dont il induit des approximations circonspectes. Il s'agit bien là, dans le sens platonicien de l'expression, d'un « discours que l'âme se tient à elle-même sur les objets qu'elle examine » ou, autrement dit, de ce « discours prononcé, non pas, assurément, à un autre et de vive voix, mais en silence et à soi-même<sup>2</sup> ».

En conséquence, priment, dans les *Carnets*, ces rapports d'opposition ou de complémentarité qui, sur le mode dialectique, débouchent ensuite sur des « gouttes lumineuses ». En effet, si Platon est comparable à Rabelais dans les choses abstraites, c'est parce qu'il parvient à en extraire la moelle substantifique, cette essence que l'organe de l'âme est capable de saisir. Pour y parvenir, Joubert s'appuie à son tour sur des exemples précis, sur l'œuvre d'auteurs qu'il n'a de cesse de mettre en regard ou de confronter, et dont le produit subtil trouvera sa forme dans un fragment ultérieur, un *germe*. Les doublons se font suite au cours de la chronique intime, fût-il question de Porphyre et de Jamblique, d'Horace et de Virgile, de La Fontaine et de Racine, ou de Voltaire et de Rousseau. Si les mots sont les images des idées, il convient de conjuguer, dans le dialogue silencieux de l'âme avec

1. Georges Poulet, « Joubert », in *Études sur le temps humain. Mesure de l'instant*, P., Plon, 1964. Rééd. Presses Pocket, coll. « Agora », 1990, p. 154. Ce texte a été repris comme préface à l'édition de Joubert, *Pensées*, P., Union Générale d'Éditions, coll. « 10/18 », 1966, et sous le titre « L'univers mental de Joubert », in AA. VV., *Ideen und Formen. Festschrift für Hugo Friedrich*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 1965.

2. Platon, *Théétète*. Traduction et notes par E. Chambry, P., Garnier Flammarion, 1975, p. 136. La quatrième page de couverture de cette édition reproduit un passage de Joubert consacré à Platon.

elle-même, le mot, l'idée et la chose, le visible et l'invisible, le manifesté et l'idéal. Le système philosophique de Platon stimule la réflexion de Joubert, mais ne l'embarrasse pas. Il est effectivement un « stimulant intellectuel à la pensée philosophique<sup>1</sup> » et incline vers une poétique. Ce sont les lunettes de Platon, et non le système platonicien, qui opèrent à la manière d'une loupe grossissante et influencent ainsi les « lectures » de l'écrivain. Elles démystifient, chassent les illusions du jugement et dénoncent les masques de l'*hypocrita*.

En sorte que Joubert saura extraire de la pensée de Platon un imaginaire poétique qui le rapproche du préromantisme et même du romantisme<sup>2</sup>, tout en demeurant dans l'esprit d'une lecture de tradition « classique » du philosophe grec, telle celle d'André Dacier en 1701 (dont Joubert possédait l'édition), ou de l'abbé Fleury en 1686. De même, s'éloignant de Descartes comme de son contradicteur Malebranche — de leurs systèmes respectifs jugés avec finesse dans un rapport implicite de « fidélité » —, Joubert conçoit, en partie du moins, sa poétique sur le modèle de Guez de Balzac : « Lisez Balzac. Les beaux mots ont pour le moins une forme, un son, une couleur et une transparence qui les rendent le lieu convenable où il faut placer les belles pensées pour les rendre visibles aux hommes. Ainsi leur existence est un grand bien. Ils sont une grande richesse. Leur multitude est un trésor. » Pourtant, l'opposant à La Fontaine qui sut donner de la « richesse à la simplicité », il lui reproche son manque de badinage. Joubert n'identifie pas la poétique à la rhétorique, et cette liberté qu'il prend à l'égard des auteurs du xvii<sup>e</sup> siècle lui permet ainsi de se porter vers des conceptions qui sont celles des premiers romantiques, tout en se distinguant d'eux à nouveau. La réflexion d'Arnaldo Pizzorusso s'applique ici pleinement à Joubert : « De telle façon qu'une idée, observée dans ses connexions et dans ses contextes (même, et peut-être surtout, si cette idée est représentée par un mot), se multiplie, se nuance, se décompose. On n'est pas en mesure d'analyser l'idée en soi, mais les exemples qui sont offerts par la *pratique de l'écriture*<sup>3</sup>. » Telle est la règle dont ne se

1. David Kinloch, « Joubert et le platonisme », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, 28 mai 1988. Ouvrage publié avec le concours de la Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Villeneuve-sur-Yonne « Les Amis du vieux Villeneuve », 7, faubourg Saint-Laurent — 89500 Villeneuve-sur-Yonne, p. 50. On consultera avec profit, du même auteur : *The Thought and art of Joseph Joubert*, Oxford University Press, Oxford Modern Languages and Literature Monographs, 1992 et Patricia A. Ward, *Joseph Joubert and the critical Tradition*, op. cit. Se reporter aussi à la note 4 de la p. 11.

2. Voir Patricia A. Ward, « L'Image à l'étranger de Joubert comme préromantique », art. cit.

3. Arnaldo Pizzorusso, *Éléments d'une poétique littéraire au xvii<sup>e</sup> siècle*, P., P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1992, p. 2. C'est moi qui souligne. Du même auteur, on se reportera aux études suivantes : « La poetica di Joubert » in *Annali della Facoltà di Lettere, Filosofia e Magistero dell'Università di Cagliari*, XVIII, 1951 — texte

départit jamais Joubert, dans cette expérience cosubstantielle de l'écriture et de la lecture : l'écrivain est en tout premier lieu un bon lecteur. Guez de Balzac prétendait que pour être bon juge des œuvres d'autrui, il fallait être poète, « aussi bien qu'eux », et « être quelque chose de plus<sup>1</sup> ». André Dacier, commentant Horace, affirmait que l'interprète devait « être animé du même esprit qui a inspiré le poète », vérité « reconnue » par Platon<sup>2</sup>. L'auteur des *Carnets*, quant à lui, illustre une pratique de l'écriture solidaire de la lecture. De ce précipité naissent les « pensées » de Joubert, et la clef de ce labeur réside peut-être dans la distinction que fait l'auteur entre le « livre » et « l'ouvrage » : « Faire un livre ou faire un ouvrage sont deux choses. On fait un ouvrage avec l'art et un livre avec de l'encre et du papier. On peut faire un ouvrage en deux pages et ne faire qu'un livre en dix volumes in-folio. » Clef de l'écrivain évitant précisément le livre, et que rappelait Blanchot, mais dont l'œuvre se voulut *opus*, c'est-à-dire « acte » utile et nécessaire. Ce « quelque chose de plus » évoqué par Balzac, on le trouvera dans l'ouvrage, et non dans le livre seul. Il est aussi ce travail de l'artisan ou de l'ouvrier que Joubert définit à plusieurs reprises, l'opposant aux spéculations des écrivains qui séparent l'esprit de l'âme, et sombrent dans l'abstraction : « Il faut que l'ouvrier ait la main hors de son ouvrage, c'est-à-dire qu'il n'ait pas besoin de l'appuyer par ses explications, ses notes, ses préfaces, et que la pensée soit subsistante hors de l'esprit, c'est-à-dire hors des systèmes ou des intentions de l'auteur. »

On comprend mieux dès lors le sens de la métaphore concernant Platon, « Rabelais des abstractions » qui sut donner aux concepts de la substance, ou encore ce passage d'une lettre du 5 novembre 1794 : « Vous voyez que mon existence ne ressemble pas tout à fait à la béatitude et aux ravissements où vous me supposez plongé.

repris dans *Studi sulla letteratura dell'età preromantica in Francia*, Pisa, Goliardica, 1956 ; « L'immaginazione e le immagini in Joubert », *ibid.*, XIX, 1952 — texte repris à son tour dans les *Studi*, op. cit. ; et enfin : « Joubert e il suo "secolo" », in *Rivista di Lettere Moderne*, III, aprile-giugno 1952, ainsi que « I valori dell'introspezione nei *Carnets* di Joubert », in *Studi Urbinati*, II, 1953.

1. Guez de Balzac, *Dissertation ou Réponse à quelques questions au R.P. dom André de Sainct Denis*, in *Les Œuvres*, t. II, p. 595. Notons que Joubert possédait dans sa bibliothèque *Les Pensées de Balzac*. Précédées d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu, par M. Mersan, Paris, Potey, 1807. Cet exemplaire lui avait été offert par M. de Langeac le 16 octobre 1813, comme l'atteste une note de la main même de Joubert sur son exemplaire. En ce qui concerne la bibliothèque de Joubert, on consultera le catalogue de la B.N déjà mentionné, ainsi que les ouvrages de Patricia A. Ward et de Norbert Alcer, op. cit. On se reportera aussi à l'article du docteur Jean Campagnac, « Joubert et les livres », in *Actes du colloque Joubert*, (1985), op. cit., p. 97-105, et à Rémy Tessonneau : « Du nouveau sur Joubert et ses livres », in *Bulletin des Amis de Joseph Joubert, Études Villeneuviennes*, X, printemps 1987, p. 71-75.

2. André Dacier, *Remarques critiques sur les œuvres d'Horace*, P., t. I, 1681, Préface non paginée. Cité par A. Pizzorusso, op. cit., p. 76 (voir note 3 de la p. 22).

J'en ai quelquefois cependant et si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre à proportion qu'elles se forment et que je passe, vous trouveriez, en venant les déchiffrer après ma mort, que je vécus, par-ci par-là, plus Platon que Platon lui-même, *Platone platonior*. Je trouve que cela même démontre que je me sépare du monde, et que je deviens pur esprit<sup>1</sup>. » Sous l'ironie de la dernière phrase, se dissimule cette conscience du « tout est négligeable », hormis l'« ouvrage » que produit le penseur. Joubert croit en sa pérennité car il est le dépositaire de cette lumière qui est celle de l'âme. L'œuvre conquiert ainsi une unité, une autonomie indépendante de son auteur. Elle ne doit pas être réceptacle d'idées, comme dans le livre : « Il ne faut qu'un sujet à un livre ordinaire ; mais, pour un bel ouvrage, il faut un germe qui se développe de lui-même dans l'esprit comme une plante. » Le temps *œuvre*, là où la vie *passé*. Ce n'est pas un hasard si la préférence de Joubert, en regard de la poétique du fragment, va aux « petits livres », à ces libelles confectionnés par le ciseau d'une lecture qui dégrossit et épure<sup>2</sup>. Le « germe » de l'esprit produira, dans l'œuvre, un peu de cette transparence qui est substrat de l'âme, clarté du détachement, éclat vivant du marbre de l'*opus* : « Une pensée n'est parfaite que lorsqu'elle est disponible, c'est-à-dire lorsqu'on peut la détacher et la placer à volonté. »

Pour trouver de la lumière, il faut donc « cuver son encre ». Loin de céder au pygmalionisme de l'*Auteur*, au rêve illusoire du livre-somme que la postérité érigerait en monument, Joubert a cultivé ce songe de l'excellence que, paradoxalement, les *Carnets*<sup>3</sup> traduisent en termes d'humilité et d'oubli. À l'orée du nouveau siècle, il s'est contenté de saisir au vol ces harmonies de l'âme, légères et aériennes, qui ne s'encombrent pas de fausses « profondeurs » — celles qu'il dénonce dans le mysticisme non religieux de Mme de

1. *Correspondance de Fontanes et de Joubert (1785-1819)*. Publiée par Rémy Tessonneau, P., Plon, 1943, p. 52.

2. Voir l'article de Jean Campagnac, art. cit.

3. Pour ce qui est de la présente édition, nous renvoyons à l'état des lieux établi par Rémy Tessonneau dans sa communication au *Colloque Joseph Joubert* (1985, éd. 1986, op. cit.) : « Connaissance de Joubert ». Il y relève quelques-unes des coquilles de l'édition Beaunier que nous reproduisons ici, ainsi que certaines omissions d'importance secondaire, notamment pour l'année 1785. Enfin, il écrit : « On peut toutefois déclarer en conclusion que, telle qu'elle est et après les légères retouches de conformité qui viennent d'être signalées, l'édition Beaunier des *Carnets de Joubert* est définitive quant à sa consistance et à son authenticité » (p. 14). On lira avec profit, dans le même sens, l'article liminaire de Jean-Luc Dauphin intitulé : « Il y a 200 ans... Joubert commençait à Villeneuve la rédaction de ses carnets », in « L'Année Joubert 1985 », *Les Amis de Joseph Joubert. Études Villeneuviennes*, IX, printemps 1986, p. 66-67. Jean-Luc Dauphin, actuel Président de la *Société des Amis de Joseph Joubert* (7, faubourg Saint-Laurent, 89500 Villeneuve-sur-Yonne), y reproduit la première page manuscrite des *Carnets*, datée du 2 octobre 1786, et note : « Ce paragraphe a été déplacé dans l'édition Beaunier des *Carnets* qui le donne comme du 6 octobre. La troisième note de cette page, trop allusive pour nous être intelligible, n'a pas été reproduite par Beaunier » (p. 67).

Staël —, mais recouvrent l'innocence savante d'une musique primitive, en cette vacuité retrouvée du repos. Il ne s'agit plus de pénétrer les mystères d'un monde ignoré, mais de redécouvrir la lumière originelle de cet espace où les sons, les images, les mots et les idées donnent à l'homme le sens d'une présence que les velléités de l'existence ont estompée, de cette présence tournée vers un ciel intime et rythmée par les accords d'un geste quotidien. En répugnant à faire acte d'esprit, et en sollicitant le difficile cheminement de l'âme, Joubert renonçait à devenir écrivain et substituait, comme Montaigne, les « passages » aux « fins » de la gloire. Il y décelait sans doute cette promesse de la connaissance qui n'appartient qu'aux enfants et dont toute vie d'homme cherche obscurément le souvenir. Au-delà de toute déréliction, l'écriture du fragment devait restituer l'ombre de cette « vacuité vraie » dont rêvait Angelus Silesius, et qui n'est autre que le frémissement mélancolique de l'ange.

Jean-Paul Corsetti

#### AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les solutions de continuité dans la chronologie sont dues à André Beaunier qui s'est efforcé de situer dans un ordre plus exact les notes de Joubert en leur conservant toutefois leur datation traditionnelle.

## BIBLIOGRAPHIE

### AVERTISSEMENT

La bibliographie que nous donnons ici ne prétend pas à l'exhaustivité. Elle ne souhaite qu'éclairer l'intérêt qu'ont suscité, en France comme à l'étranger, la vie et l'œuvre de Joubert au cours du demi-siècle écoulé.

En ce qui concerne les études et ouvrages dévolus à l'auteur des Carnets durant le XIX<sup>e</sup> siècle, et jusque dans les années 1940, on se reportera à la substantielle bibliographie donnée par Rémy Tessonneau à la fin de sa thèse : Joubert éducateur d'après des documents inédits (1754-1824), P., Plon, 1944. On consultera de même les notes consignées dans les deux volumes d'André Beaunier : La Jeunesse de Joseph Joubert, P., Perrin, 1918, et : Joseph Joubert et la Révolution, P., Perrin, 1918.

Enfin, les travaux de Patricia A. Ward, Joseph Joubert and the critical Tradition (Genève, Droz, 1980), de Norbert Alcer, Studien zu Joseph Joubert (Bonn, Freie Univ. Berlin, 1990) et de N. Illas y Josa, La Posteridad de Joseph Joubert (Barcelona, Publicacions Edicions Universidad Barcelona, 1981), apportent des éléments d'information bibliographiques intéressants, notamment sur la réception de l'œuvre de Joubert à l'étranger.

Il reste, pour conclure, à signaler la Bibliografia di Joubert, établie par Valerio Magrelli, in Micromegas, rivista di studi e confronti italiani e francesi, Università degli Studi di Roma « La Sapienza », anno XV-1-2, gennaio-agosto 1988, n° 41-42, Bulzoni editore, Roma (Italia), p. 107-135. Cette bibliographie recense la majeure partie des études sur Joubert et son œuvre y compris les comptes rendus ou notes de lectures parus dans des revues, quotidiens ou journaux. Nous renvoyons le lecteur à cette bibliographie pour ce qui concerne ces échos. Nous laisserons de côté, pour notre part, ces notes de lectures, aussi bien que les ouvrages plus vastes qui n'accordent à Joubert qu'une place minime dans le contexte qui est le leur. Abandonnant les études trop générales sur l'époque lorsqu'elles ne font qu'une place réduite à Joubert, nous nous limitons donc à citer les travaux qui accordent un développement substantiel ou circonstancié à son œuvre et à sa vie. Nous exprimons nos plus vifs remerciements à MM. Jean-Luc Dauphin, Président de la Société des Amis de Joseph Joubert, Michel Delon, Professeur à l'Université de Nanterre Paris X, et Jacques Espagnon, libraire à Paris.

ALAIN, « Les Carnets de Joubert », in *Humanités*, P., Éditions du Méridien, 1946.

ALCER (N.), *Studien zu Joseph Joubert (1754-1824). Mit bisher unveröffentlichten Schriften*, Bonn, Freie Univ. Berlin, 1980.

ANDLAU (Comtesse d'), « Trois Lettres inédites de Chateaubriand à Joubert à son retour d'Orient », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 7-1963.

ANGELO (P. d'), « Celare l'Arte. Per una storia del precetto ars est celare artem », in *Intersezioni*, VI, agosto 1986.

BELLAUNAY (P.), *Joseph Joubert et la littérature*, Groningen, J. B. Walters, 1955.

Bibliothèque Nationale, *Joseph Joubert (1754-1824). Exposition organisée pour le 200<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance*. Préface de Julien Cain, P., Bibliothèque Nationale, 1954.

BILLY (A.), *Joubert énigmatique et délicieux*, P., Gallimard, coll. « Leurs Figures », 1969.

BLANCHOT (M.), « Joubert », in *La Nouvelle Revue Française*, XXXVI, 1<sup>er</sup> décembre 1955. Repris dans *Le Livre à venir*, P., Gallimard, 1959.

—, « Joubert et Mallarmé », in *La Nouvelle Revue Française*, n° 37-1<sup>er</sup> janvier 1956. Repris dans *Le Livre à venir*, éd. cit.

BONNARDOT (J.), « Au Verger de Joubert », in *Études Villeneuviennes*, 6-primtemps 1983.

—, « Joubert, la botanique et l'amitié », in *Études Villeneuviennes*, 10-primtemps 1987.

—, « Les trois regards de Joseph Joubert », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, 31 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin 1985, ouvrage publié par la Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Villeneuve-sur-Yonne « Les amis du Vieux Villeneuve », avec le concours de la Société des Amis de Joseph Joubert, 1986.

—, « Un lecteur passionné et imitateur de Joubert, l'abbé Lacoste », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, La Vallée-aux-Loups, 28 mai 1988, ouvrage publié avec le concours de la Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Villeneuve-sur-Yonne « Les Amis du Vieux Villeneuve », 7, faubourg Saint-Laurent, 89500 Villeneuve-sur-Yonne, 1989.

—, « Un repentir de Joubert », in *Études Villeneuviennes*, n° 17-1991<sup>2</sup>.

BRUNET (E.), « Peut-on mesurer l'esprit ? Un essai statistique d'après les données du Trésor de la langue française », in AA. VV., *Spiritus*, IV colloquio Internazionale del Lessico Intellettuale Europeo, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1984.

BRYANT (D.), *Revolution and Introspection : The Appearance of Private Diary in France*, in *European Studies Review*, April 1978.

BUSNELLI (M. D.), *Réverie statistique sur l' « imagination », de la Révolution à mai 1968*, in AA. VV., *Phantasia-Imaginatio*, V Colloquio Internazionale del Lessico Intellettuale Europeo, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1988.

—, *Une devise de Joubert et un pseudo-titre stendhalien dérivé de Kotzebue ?*, Roma, Bibliotechina della Rassegna di Cultura e Vita Scolastica, 1983.

CAMPAGNAC (J.), « Joubert et les livres », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

CARLODALATRI (T.), *Joseph Joubert critico e moralista*, Roma, Ts. (h.s.) 347, tesi universitaria, Univ. di Roma, 1973-74.

CHAIGNE (L.), « Joubert », in *Reconnaissance à la lumière*, Tours, Mame 1965.

CHALVET (M.), « Une lettre inédite de Chateaubriand à Joubert, à propos de Mme de Beaumont (28 mars 1801) », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, N.S., 1-1957.

CHRÉTIEN (J.-L.), « Joseph Joubert : une philosophie à l'état naissant », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, LXXXIV, octobre-décembre 1979.

CHRISTOPHOV (P.), « Premières impressions du voyage en Orient, avec

trois lettres inédites de Chateaubriand à Joubert », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 7-1963.

Colloque de Montignac, septembre 1991, communications de J.-C. Labadie, J.-L. Dauphin, Rémy Tessonneau, Paulette Fourniau, P. Riberette, M.-N. Gery-Chicanne, J. Monestier, B. Baillaud, V. Magrelli, G. Buisson, E. Guitton, R. Nouvel, D. Kinloch, J. Bonnardot, etc. (à paraître).

COMAN C., « Les Pensées de Joubert, livre de chevet proustien ? », in *French Review*, vol. LVI, n° 5-Avril 1983.

CORSETTI (J.-P.), « Joseph Joubert homme de désir », Conférence prononcée à l'École Pratique des Hautes Études le 10 février 1989, in *Les Cahiers de Saint-Martin*, vol. VIII, 1-1990.

—, « Silences de Joubert », in *Quai Voltaire revue littéraire*, n° 4-janvier 1992.

—, « Chateaubriand et Joubert : en regard d'une amitié », in *Europe* (à paraître).

DAUPHIN (J.-L.), « Joubertiana. 2 : Madame de Sérilly », in *Echo de Joigny*, n° 23-24, 1977.

—, « À propos de Menu de Chomorceau, un article inconnu de Joubert », in *Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne*, CXIII, 1981.

—, « Joubert, Fontanes et le vin de Villeneuve-sur-Yonne », in *Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne*, CXIII, 1981.

—, « L'Ancien Collège de Villeneuve et ses maîtres de 1803 à 1857 », in *Études Villeneuviennes*, 7-printemps 1984.

—, « Madame de Staël à Villeneuve », in *Études Villeneuviennes*, 7-printemps 1984.

—, « Villeneuve-sur-Yonne l'année des cosaques », in *Études Villeneuviennes*, 8-printemps 1985.

—, « L'Année Joubert 1985 », in *Études Villeneuviennes*, 8-printemps 1985.

—, « A propos de Joubert collaborateur du Mercure. L'hommage à Menu de Chomorceau », in *Études Villeneuviennes*, 9-printemps 1986.

—, « L'Année Joubert 1986 », in *Études Villeneuviennes*, 9-printemps 1986.

—, « Il y a 200 ans... Joubert commençait à Villeneuve la rédaction de ses Carnets », in *Études Villeneuviennes*, 9-printemps 1986.

—, « Joseph Joubert et Villeneuve-sur-Yonne », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

—, « L'Année Joubert 1987 », in *Études Villeneuviennes*, 10-printemps 1987.

—, « Images de Joubert », in *Études Villeneuviennes*, 10-printemps 1987.

—, « Chateaubriand à Villeneuve-sur-Yonne », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*

DODET (E.), « La Maison de Joubert à Villeneuve-sur-Yonne », in *Bulletin de liaison de la Société Archéologique de Sens*, n° 9-1965.

EL SAMMON (J. A.), « The Criticism and Poetics of Joseph Joubert », Ann Arbor, Diss. Abstracts, 27, 1966-67, 4247 A-4248, Univ. of Pittsburg; 1966.

EVANS (J.), *The Unselfish Egoist. A Life of Joseph Joubert*, London, Longmans, Green and Co., 1947.

FAIRCLOUGH (G. T.), *A fugitive and gracious light. The Relation of Joseph Joubert to Matthew Arnolds' Thought*, Lincoln, University of Nebraska Studies New Series, n° 23, University of Nebraska Press, 1961.

FOLKIERSI (W.), *Entre le Classicisme et le Romantisme*, P., Champion reprint, 1969.

FRESCAROLI (A.), « Estetica e critica in Joseph Joubert », in *Aevum*, XXXIV, juillet-août 1961.

—, « La Fortuna di Joseph Joubert », in *Aevum*, XXXV, janvier-avril 1962.

GARCIN (P.), « Joubert ou la rhétorique efficace », in *Critique*, n° 86-87, juillet-août 1954.

GAUDEMAR (P. de), « La Signification du thème de la pudeur dans la pensée morale et sociale de Joubert », in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Toulouse, Homo IV*, mai 1965.

GAULMIER (J.), « De la nécessité d'une information internationale en histoire littéraire », in *Romantismes*, 44-1984.

GENETTE (G.), « Avatars du Cratylisme », in *Poétique*, 3, n° 11-1972, 4, n° 13-1973, 4, n° 15-1973.

GERARD (A. S.), « Fancy in Joubert : mode of imagination in Romanticism », in *Comparative Literature*, n° 16-1964.

GILMAN (M.), « Joubert on Imagination and Poetry », in *Romantic Review*, 40-décembre 1949.

GIRARD (A.), « Joubert », in *Le Journal intime et la notion de personne*, P., P.U.F., 1963.

GOIMARD (D.), « Un jeune royaliste semurois, Philippe Gueneau de Mussy (1776-1834) », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

GOUBERVILLE (M. de), « Une idylle sous la Révolution », in *Études Villeneuviennes*, n° 17-1991<sup>1</sup>.

GUITTON (J.), « Images et Pensées de Joubert », in *La Table Ronde*, février 1955.

—, « Tombeau de Joubert », in *Journal*, P., Plon, 1959.

HALDA (B.), *Joseph Joubert ou De La Perfection*, P., La Colombe, 1954.

ILLAS Y JOSA (N.), *La Posteridad de Joseph Joubert*, Barcelona, Publicacions Edicions Universidat Barcelona, 1981.

—, « Joseph Joubert d'après Eugenio d'Ors », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

« Joseph Joubert, the Critic's critic », *The Times Literary Supplement* 53, 7 mai 1954.

JUDRIN (B.), « Le Théétète et la République furent la Bible de Joubert », in *La Nouvelle Revue Française*, n° 18, février 1970.

—, *Préface à Lettres à Pauline de Beaumont et à Louise Angélique de Vintimille*, Quimper, éditions Calligrammes, 1984.

JUIN (H.), « De la neutralité », in *Les Libertinages de la raison*, P., Belfond, 1964.

KEMP (F.), « Joubert. Hohle Gedanken », in AA. VV., *Weimar am Pazifik. Literarische Wege zwischen zwei Kontinenten*, Tübingen, Niemeyer, 1985.

KINLOCH (D.), « The Art of Missing Postscript. Some Unpublished Manuscripts of Joubert », in *Nottingham French Studies*, vol. 24, n° 2-1985.

—, « Joubert à Tahiti », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

—, « Joubert et le platonisme », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*

—, *The Thought and art of Joseph Joubert*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

KRUMMENACHER (M.), *L'authenticité de l'expérience joubertienne*, Zürich, Univ. Zürich, 1972-1973, VI.

LACROIX (J.), « Chateaubriand et Joubert à Villeneuve-sur-Yonne », Villeneuve-sur-Yonne, Collège Chateaubriand (Recueil de textes d'études et de documents pour le professeur), 1982.

—, « Chateaubriand et Joubert à Villeneuve-sur-Yonne », in *Études Villeneuviennes*, 6-printemps 1983.

—, « Les génies opposés de Chateaubriand et de Joubert », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*

- LAGRANGE (M.), « Joseph Joubert et Madame de Chastenay », *ibid.*, *op. cit.*
- LEBÈGUE (R.), « La tentation de Combourg en 1806. Une lettre inédite de Chateaubriand à Joseph Joubert », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 7-1963.
- LEROUX (Y.), « Le Bonheur, point de convergence de Joseph Joubert et Henri Petit », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*
- MADAULE (J.), « Les Pensées de Joseph Joubert », in *Reconnaissance*, vol. VIII, Desclée de Brouwer, 1945.
- MAGRELLI (V.), « Per Joseph Joubert », in *Nuovi Argomenti*, XV, juillet-septembre 1985.
- , « Joubert : l'opera postuma », in *Micromegas*, anno XII, septembre-décembre 1985.
- , « Bibliografia di Joubert », in *Micromegas*, anno XV, 1-2, janvier-août 1988.
- MARCHOU (G.), « Joubert et Pauline de Beaumont », in *Revue de Paris*, n° 1, janvier 1969.
- MAUROIS (A.), *Préface à L. Perche, Joubert parmi nous*, Limoges, Rougerie, 1954.
- MICHEL (A.) & (A.), « La Parole et la beauté chez Joubert, Jeoffroy et Ballanche », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 2, mars-avril 1980.
- MONGLOND (A.), *Le préromantisme français II*, Grenoble, B. Arthaud, 1930. Rééd., P., José Corti, 1966.
- , *Pèlerinages romantiques*, P., José Corti, 1968.
- MOSSOP (D. J.), *Pure Poetry : Studies in French Poetic Theory and Practice 1746-1945*, Oxford, The Clarendon Press, 1971.
- NEWSOME (D.), *Two Classes of Men : Platonism and English Romantic Thought*, London, John Murray, 1974.
- NORBERT (M.), « Joubert et le culte public », in *Revue de l'Université d'Ottawa*, n° 34, janvier-mars 1964.
- ORS (E. d'), « Joseph Joubert », in *Nuevo Glossario*, vol. I, Madrid, Aguilar S.A. de Ediciones, 1947.
- PERCHE (L.), *Joubert parmi nous*, Limoges, Rougerie, 1954.
- PERROS (G.), « Joubert », in *Cahiers du Chemin*, n° 13, 15 octobre 1971. Repris dans *Papiers Collés*, vol. 1, P., Gallimard, 1973.
- PILLARD (G.), « L'Amitié de Fontanes et de Joubert », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*
- , « Les relations entre deux amis de Joubert, Fontanes et Chateaubriand », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*
- PIZZORUSSO (A.), « La Poetica di Joubert », in *Annali della Facoltà di Filosofia e Magistero dell'Università di Cagliari*, XVIII, 1951. Repris dans *Studi sulla letteratura dell'età preromantica in Francia*, Pisa, Goliardica, 1956.
- , « L'immaginazione e le immagini in Joubert », in *Annali della Facoltà di Lettere Filosofia e Magistero dell'Università di Cagliari*, XIX, 1952. Repris dans *Studi*, *op. cit.*
- , « Joubert e il suo secolo », in *Rivista di Letterature Moderne*, III, avril-juin 1952.
- , « I valori dell'introspezione nei Carnets di Joubert », in *Studi Urbinati*, II, 1953.
- , « Sui Carnets di Joubert : gli spettacoli dell'immaginazione e della memoria », in *Paragone*, CCCXVIII, décembre 1984. Repris dans *Ai margini dell'autobiografia*, Bologne, Il Mulino, 1986.

- , « Joubert e l'immagine del soggetto », in *Belfagor*, I, 31 janvier 1985. Repris dans *Ai Margini dell'autobiografia*, *op. cit.*
- , « Joubert e l'osservazione della scrittura », in *Rivista di Letterature Moderne e comparate*, XXXIX, janvier-mars 1986.
- POULET (G.), « Espace et temps chez Joubert », in *La Table Ronde*, n° 39, mars 1951. Repris dans *Études sur le temps humain, II : la distance intérieure*, P., Plon, 1952.
- , « L'Univers mental de Joubert », in *Études sur le temps humain, IV : Mesure de l'instant*, P., Plon, 1964. Repris comme préface pour Joubert, *Pensées*, P., Union Générale d'Éditions, 1966.
- PREVITERA (L.), « Noventa traduttore di Joubert », in *Autografo*, IV, février 1985.
- RAT (M.), « Joseph Joubert », in *Éducation Nationale*, 11-1955.
- , « Joubert », in *Vie et Langage*, 9-1961. Repris dans *Grammairiens et amateurs du beau langage*, P., Albin Michel, 1963.
- RIBERETTE (P.), « A propos de Joubert. Une lettre inédite à Suard », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 18-1975.
- , « Deux lettres retrouvées de Chateaubriand (1806-1807) », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, N.S., n° 20, 1977.
- , « Joubert collaborateur du Mercure », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 23-1980.
- , « Une lettre inédite de Fontanes à Joubert (1794) », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 23-1980.
- , « Chateaubriand et les frères Joubert d'après leur correspondance retrouvée », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*
- , « Joubert à la Vallée-aux-Loups », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*
- , « Joubert », in AA. VV., *Dictionnaire Napoléon*, P., Fayard, 1988.
- ROSSARD (J.), « La pudeur de Joubert : romantique ou classique », in *French Review*, n° 44, 2-1971. Repris dans *Une Clef du romantisme : la pudeur*, P., Nizet, 1975.
- SABA (G.), *Profilo di Joseph Joubert*, Trieste, Università degli Studi. Facoltà di Lettere, 1955. Repris dans *Memoria e poesia*, Bologna, Capelli, 1961.
- SAINT-MARTIN (J.), « Les parentés spirituelles entre La Boétie, Montaigne et les autres penseurs du Périgord et du Bordelais », in AA. VV., *Mémorial du 1<sup>er</sup> Congrès des Études montaignistes*, Bordeaux, 1964.
- SAUTET (C.), « Crayon pour une évocation de Joseph Joubert en lisant Henry Petit », in *Cahiers Henry Petit*, 6-novembre 1985. Repris dans les *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*
- SCHALK (F.), préface à *Die französische Moralisten*, Bremen, Schünemann, 1963.
- SIMONIS (F.), « Nachsurrealistische Lyrik im zeitgenössischen Frankreich », in *Beiträge zur neueren Literaturgeschichte*, 8-hiver 1974.
- SOREIL (A.), « Sur un mot de Joubert », in *Marche Romane*, 5, août-septembre 1955.
- STEELE (A. J.), « La Sagesse de Joubert », in AA. VV., *Studies in Romance Philology and French Literature presented to J. Orr*, Manchester, Manchester University Press, 1953.
- , « Joseph Joubert », in *Modern Language Review*, n° 80, 1985.
- STEINMANN (J.), « Trois grands critiques de Pascal », in *Écrits sur Pascal*, P., Éditions du Cerf, 1959.
- TESSONNEAU (R.), « La mort de Pauline de Beaumont et les textes de la relation par Chateaubriand », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1952.

- , « Chateaubriand éditeur de Fontanes et de Joubert », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 3, mai-juin 1976.
- , « Une lettre inédite de Menu de Chomorceau à Joseph Joubert (21 août. 1789) », in *Études Villeneuviennes*, 8-printemps 1985.
- , « Deux quatrains inédits et une note de Joubert », in *Études Villeneuviennes*, 8-printemps 1985.
- , « Connaissance de Joubert », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*
- , « Victor Perrot (1865-1963) », in *Études Villeneuviennes*, 9-printemps 1986.
- , « Pauline de Beaumont et le château de Theil », in *Études Villeneuviennes*, 9-printemps 1986.
- , « Du nouveau sur Joubert et ses livres », in *Études Villeneuviennes*, 10-1987.
- , « Pauline de Beaumont avant sa rencontre avec Joubert », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1988), *op. cit.*
- THEVENAZ-SCHMALENBACH (C.), *Joubert. Seine geistige Welt*, Geneva, Kündig, 1956.
- TORLAIS (J.), « De la gérontologie aux Pensées de Joubert », s.l., *Cahiers de Marottes et Violons d'Ingres*, 1955.
- VANGANERS (N. M.), « Joubert et le culte public », in *Revue de l'Université de Laval*, n° 18, 1963-1964.
- WARD (P. A.), « Joseph Joubert on language and style », in *Symposium XXXI*, automne 1977. Repris dans *Joubert and the Critical Tradition*, Genève, Droz, 1980.
- , « Joseph Joubert on the Creative Process in Art », in *French Review*, LI, décembre 1977. Repris dans *Joubert and the Critical Tradition*, *op. cit.*
- , *Joubert and the Critical Tradition*, Genève, Droz, 1980.
- , « Joubert and Vico », in *Revue de Littérature Comparée*, n° 218, avril-juin 1981.
- , « L'image à l'étranger de Joubert comme préromantique », in *Actes du colloque Joseph Joubert* (1985), *op. cit.*
- WELLEK (R.), *A History of Modern Criticism. II : The Romantic Age*, New Haven and London, Yale University Press, 1955.

## PRÉFACE <sup>1</sup>

*André Beaunier n'écrira pas la préface que seul il pouvait écrire, — et ce n'est pas seulement en tête de ce livre que sa disparition se fait sentir ! Ici nous sommes privés de pages qui auraient été délicieuses sur ce Journal intime qui, pour la première fois, grâce à un zèle de plusieurs années, vont paraître telles que leur auteur les avait fixées ou jetées sur le papier. André Beaunier les a collationnées et recopiées je dirais presque avec une piété fraternelle, car il y avait entre Joubert et lui une parenté d'esprit, des affinités charmantes. Ils avaient la même noblesse et le même goût des âmes ; et leur délicatesse à l'un et à l'autre se nuancait d'une certaine préciosité qui n'était en effet que la recherche et le discernement des nuances exactes. Mais Joubert, plus retiré en lui-même, d'une imagination moins expansive, ne savait pas transformer ses observations et ses pensées en personnages de drame ou de comédie. Joubert n'aurait jamais écrit L'Amour et le Secret, le chef-d'œuvre d'André Beaunier, mais il aurait certainement apprécié cette fine analyse des plus fortes passions, cette pointe subtile qui va jusqu'aux nerfs les plus sensibles. Joubert n'aurait jamais pu faire un livre dans le genre de ces livres extraordinaires : La Jeunesse de Joseph Joubert, Joubert et la Révolution et le Roman d'une amitié. Nous n'avons rien de comparable sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Personne n'en a tenté une résurrection aussi minutieuse que Beaunier. Ses livres sont le vivant commentaire du Journal intime. Ils nous plongent dans les différents mondes où il a pris naissance et dont ils reflètent quelques-unes des tendances ou des réactions. Chemin faisant, que de réflexions pittoresques, ironiques ou tendres et souvent exquises inspirent à l'historien son voyage à travers cette société d'avant le déluge et du déluge ! Que de portraits qui s'animent*

1. Les lignes qu'on va lire sont de M. ANDRÉ BELLESSERT, à qui nous avons demandé de présenter les citations extraites des œuvres d'André Beaunier, cependant que pour la Notice Biographique nous nous sommes adressés à Mme André Beaunier. (N. D. L. E.)